Document generated on 07/16/2025 7:44 p.m.

Liberté

Terriens et extraterrestres

Yvon Rivard

Volume 38, Number 4 (226), August 1996

La terre

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32476ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Rivard, Y. (1996). Terriens et extraterrestres. *Liberté*, *38*(4), 93–98.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

YVON RIVARD

TERRIENS ET EXTRATERRESTRES

Quand je serai mort, dites au doux Royaume de la Terre que je l'aimais plus que je n'ai jamais osé dire.

Bernanos

J'aime les gens qui aiment la terre, je suis attiré par eux comme d'autres le sont par les extraterrestres. J'ai mis longtemps à comprendre pourquoi les extraterrestres m'ennuyaient : mon aversion instinctive de toute technologie était exacerbée par la quincaillerie qui le plus souvent les faisait apparaître, les pouvoirs qu'on leur attribuait (vitesse prodigieuse de la pensée, immortalité du corps, absence de sentiment) me semblaient d'une triste banalité, leur planète était aussi ennuyeuse qu'un terrain vague perdu dans quelque banlieue solaire. Maintenant je sais pourquoi je réagissais et continue de réagir ainsi devant ces créatures qu'on dit fictives, c'est qu'elles me renvoient une image fidèle de moi-même. Extraterrestres, hypocrites humains, mes semblables. Vous vous croyez maîtres de l'espace et vous n'habitez que le temps ; votre mélodrame, je le connais par cœur, c'est celui de tous les êtres qui sont incapables de mourir parce qu'ils ont oublié et fui à la

vitesse de la lumière la terre dont ils sont issus. Force m'est de reconnaître que je suis bel et bien un enfant de ce siècle qui a travaillé, plus que tout autre, à nous rendre immortels : abolition de l'espace par la vitesse (nous voyageons déjà presque à bord de nos pensées), purification de la matière par le harcèlement raffiné du concept (les physiciens explorent-ils autre chose que leur propre cerveau ?). Ce n'est pas parce que j'ignore et déteste aussi bien les ordinateurs que les micro-ondes que je ne suis pas de ce siècle, que je ne suis pas aussi pur et léger que tous ces extraterrestres déguisés en humains qui habitent ma rue. Je suis moi aussi un de ces cerveaux qui traînent encore à l'occasion leur corps dans les salles d'urgence et leur cœur dans les chambres à coucher. Moi aussi je serai incinéré, bien sûr parce que j'ai peur des rats et de l'obscurité, mais surtout parce que le feu est le seul enterrement digne de cette pensée que j'aurai été, l'accomplissement même de toute une vie consacrée à libérer de la terre cette seule lumière que j'aurais aimé être.

La seule astrologie à laquelle je crois est celle qui départage les humains entre terriens et extraterrestres. Les premiers sont nés de la terre, les seconds sont tombés du ciel, et toute leur vie est un effort tantôt pour regagner le ciel, tantôt pour s'accrocher à la terre. On reconnaît facilement les extraterrestres à leur parole qui toujours les précède, à leur regard qui embrasse tout sans rien étreindre, à leurs gestes qui sont autour de leur corps autant de ficelles mal nouées. Quand ils rendent visite aux terriens, ils regardent toujours leur montre comme s'ils attendaient quelqu'un ou quelque chose et repartent le plus souvent sans avoir vu ou entendu leurs hôtes qui venaient encore à leur rencontre une heure après leur arrivée et commençaient à répondre à leur première question. C'est que les terriens, pour

parler, voir ou aimer, doivent voyager longtemps et lentement depuis le centre de la terre enfoui dans leurs corps jusqu'au seuil de la lumière qu'ils n'osent franchir de crainte de s'évanouir au-delà de cette frontière qui les contient, leur donne forme. « C'est le plus loin où je peux aller », semble dire le terrien à l'extraterrestre qui craint, de son côté, d'être avalé par le royaume de la terre s'il fait un pas de plus vers son hôte. Drôle de rencontre, drôle d'amitié. L'extraterrestre arrive toujours avec plein d'idées, lumineuses ou complexes, et repart avec deux ou trois légumes, un pot de confitures et quelques mots simples et rares qu'il oubliera aussi vite que les choses qu'ils servaient à désigner. L'extraterrestre, en présence du terrien, dit ou pense toujours qu'ils devraient se voir plus souvent ; le terrien ne trouve rien à dire ou à penser de cette sorte puisqu'ils sont ensemble à cet instant et que la distance entre eux ne serait pas moins grande même s'ils se voyaient tous les jours. En fait, l'extraterrestre n'aime pas la terre, qu'il ne connaît pas ou très peu, il aime l'idée d'aimer la terre, et c'est pourquoi il aime les terriens en espérant ainsi se rapprocher de la terre ou la rapprocher de lui. Le terrien n'est pas dupe (si tu ne connais pas la terre, tu ne peux pas m'aimer) et il résiste aux pièges aériens de son ami pour ne pas perdre son amitié (si je m'éloigne de la terre, tu ne m'aimeras plus).

L'extraterrestre et le terrien forment donc un drôle de couple : ils se voient et se parlent peu, leur corps et leur pensée obéissent à des lois différentes, et pourtant ils ont besoin l'un de l'autre et se rencontrent chaque fois que la terre donne des pieds à l'extraterrestre pour le convaincre d'exister, chaque fois que la lumière donne des yeux au terrien pour qu'il suive l'ascension vertigineuse d'une fleur jusqu'à sa pensée. En fait, cette relation entre les enfants de la terre et ceux du ciel est

sans doute la base de ce qu'on appelle l'amour. Mais voici que je m'apprête à nouveau à réfléchir, l'extraterrestre est à peine arrivé chez son ami terrien que déjà il regarde sa montre, ne voit plus entre eux que le mouvement universel qui a procédé à leur rencontre et qui bientôt les séparera. Si j'enlève ma montre quelques instants, qu'est-ce que je vois ? Un être lent même quand il se déplace plus rapidement que moi, sale même s'il vient de se laver, brouillon dans sa simplicité, muet dans sa parole. Chez lui règne une sorte de désordre et d'obscurité dans lesquels il ne se complaît pas mais qu'il combat tout en les respectant et qui croissent ainsi malgré ses efforts ou plutôt à cause d'eux. S'il fait un jardin c'est pour multiplier les odeurs, les formes, les couleurs, de sorte que les tuteurs, les bêches, les plates-bandes, les sécateurs collaborent davantage à la sauvagerie originelle qu'au progrès de la civilisation. S'il cuisine, ce n'est pas tellement pour le plaisir du palais que pour celui de la marmite, de la casserole ou du bol, plaisir de mêler et de réunir à nouveau ce qui a été séparé par l'ordre ou le hasard des espèces. S'il écrit, il achève peu de choses parce qu'il s'attache trop à ses ratures, ne peut se résoudre à sacrifier dix mots pour qu'un seul parle. Quand il est heureux, il ne le sait pas ou s'interdit de nommer son bonheur ; s'il est malheureux, il s'assoit dans son malheur comme un chien au seuil d'une porte fermée. Son pouvoir d'inertie est renversant, peu de souffrances ou de joies réussissent à l'ébranler, à le jeter hors de lui, et pourtant sa curiosité est infinie. Rien de ce qui vit ne lui est étranger : les fleurs, l'herbe, les coquillages, les moineaux, et les humains, pourvu qu'ils n'aient pas complètement raisonné l'animal qui dort, mange, chasse et désire encore en eux, pour eux. C'est sans doute cette curiosité qui explique en partie que le terrien, contrairement à ce

qu'on pourrait penser, n'est ni un sédentaire ni un solitaire. En fait, il voyage sans cesse, ne serait-ce qu'en allongeant le bras pour saisir un objet ou qu'en levant les yeux vers une fenêtre ; il recherche constamment l'amour de quelqu'un, ne serait-ce qu'en ramassant dans un dépotoir les objets que l'autre y a jetés ou qu'en ralentissant pour ne pas éclabousser un piéton. L'extraterrestre, lui, ne se déplace jamais même lorsqu'il voyage (c'est toujours l'univers qui vient à la rencontre de sa pensée immobile et s'y abolit), il est toujours seul même lorsqu'il étreint l'être qu'il aime (l'autre n'est toujours qu'un reflet évanescent de lui-même, de son désir d'être enfin autre).

Et nous voici revenus aux amours du terrien et de l'extraterrestre, de la lumière et de l'obscurité, du temps et de l'espace. L'extraterrestre, dont la naissance n'a été qu'un obscurcissement passager de la lumière, que la chute sur terre d'une parcelle de temps, et qui a bien travaillé à se purifier de cette souillure, à élever le réel à la simplicité transparente d'une idée, à soumettre tout l'espace à une vibration unique, l'extraterrestre éprouve fatalement un jour l'angoisse de ne pas pouvoir mourir. C'est alors qu'il commence à aimer, à se rapprocher de la terre, de toute cette vie multiple, lente, sale, brouillonne, désordonnée. Tout ce qu'il craignait auparavant et dans lequel il voyait la marque impure de la mort (sensations, sentiments, plaisirs, souffrances), tout ce qui était livré au cycle implacable du commencement et de la fin, maintenant il le veut, il le recherche, car il lui semble qu'il ne pourra pas mourir s'il n'a pas vécu cette vie pétrie par la mort répétée, raturée, reprise. Ne pas pouvoir mourir, devoir vivre éternellement la mort qu'il a refusée de peur de mourir, cela lui est d'autant plus insupportable que chaque jour il lui reste un peu moins de temps pour mourir, pour aimer.

Mais pourquoi les terriens, qui eux sont sûrs de mourir, aiment-ils les extraterrestres, ont-il besoin d'eux ? Peut-être ressentent-ils parfois la peur de mourir ou le désir de ne pas mourir tout à fait et croient-ils qu'en fréquentant les extraterrestres ils pourront échapper à l'emprise de la terre ou stocker assez de lumière pour ajourer leur longue nuit. Mais peut-être aussi sont-elles incapables de mourir seules, ces petites bêtes d'amour, qu'elles ne peuvent connaître le repos que si tous leurs enfants égarés dans le ciel sont bien rentrés à la maison. Car si les terriens, en bons habitants, se préoccupent tant de leur maison, s'ils ne jettent rien et recyclent tout, c'est qu'ils sont non seulement les gardiens de la vie mais aussi les gardiens de la mort. Leur tâche est d'aimer assez la vie pour qu'il y ait de la mort pour tous, pour que tous ceux qui rêvent encore de ne pas être nés ne soient pas rejetés par la mort. Du moins, c'est ainsi que je me représente les choses. Quand l'extraterrestre retombera une dernière fois sur la terre qu'il a si peu aimée, si peu connue, il y aura toujours un terrien à l'intérieur de la terre pour intercéder en sa faveur : « Laissez-le entrer, laissez-le mourir, je le connais, il m'aimait plus qu'il n'a jamais osé dire. »